

# CENSEUR,

## Journal de Lyon,

### POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 28					
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,					
Ingenieurs-opticiens, brevetés, quai St Antoine, 11.					
HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heures.	8 d. au-		27 pou.		
du mat.	dessus	75 deg.	5 lign.	N.-O.	Pluie.
	de 0.				
Midi...	10 d. au-	70 deg.	27 pou.	Idem.	couvert
	dessus		5 lign.		
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midiv.	Couch.	Phases.		Age.
5 h.	0 h.	5 h.	Dernier quart.		29
35 min.	11 min.	48 min.			

Lyon, 28 septembre 1837.

Nous croyons devoir prémunir contre les manœuvres occultes d'une police étrangère nos concitoyens, ainsi que les intrigues italiennes et polonaises, qui seraient tentées de se saisir d'un piège recouvert des insignes de révolutions et de liberté. Le roi Ernest, qui a si audacieusement tenté la constitution de Hanovre, a trouvé dans les forces du pays une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, dans son orgueil de roi, il voulait compter sur sa propre valeur.

Il commence aujourd'hui à sentir la nécessité ou de rétrograder, ou de justifier son usurpation par des craintes légitimes d'une dictature. Il eût mieux valu sans doute avouer qu'on s'était trompé et faire ainsi d'un seul coup toutes les inquiétudes; mais l'infailibilité du roi ne trouverait pas son compte, et la police, cette police de notre époque, resterait inactive et par conséquent inutile. Ce dernier motif ne permet pas d'agir aussi loyalement.

La police, toujours courtisane, occupera les Hanovriens de leurs factices, d'émeutes projetées, de soulèvements dans l'espérance qu'à l'aide de ces terribles spectacles elle fera oublier la violation de la constitution. Hier, le correspondant de *Hambourg* parlait d'une expédition dévastatrice qui avait pour but de livrer le royaume de Hanovre à la dévastation et au meurtre.

Cette feuille parlait d'instincts sanguinaires, de machinations infernales; suivant elle, les clubs et les comités révolutionnaires n'avaient pas renoncé à d'atroces projets, ils nécessitaient une stricte surveillance. Aujourd'hui, le correspondant *vaudois* nous apprend que le ministère hanovrien a dénoncé au vorort l'arrivée dans les états du roi d'une certaine quantité de proclamations, portant sur la liberté, l'égalité, et envoyées par la poste, sous des enveloppes timbrées de Bâle, de Lorrach, de Zurich, de Lucerne.

Le ministre des affaires étrangères de Hanovre demande l'ordre de faire des recherches pour découvrir les auteurs de cette œuvre révolutionnaire, comme aussi pour savoir quels Hanovriens ils ont des relations. Ceci ressemble à une mystification pour persuader que toute recherche sera inutile; mais la police allemande, comme les autres, dispose de puissants moyens, et, s'il lui survient une insurrection, elle en aura au moins l'ombre, elle passera à sa manière et suivant ses besoins. Grâce à sa proximité de la frontière, notre ville, qu'habitent encore quelques Polonais et qui sert d'asile à beaucoup de réfugiés italiens, est toujours exploitée avec quelque succès dans des circonstances semblables.

Le guerrier des Lyonnais, leur dévouement à toute liberté, leur entraînement à prendre part à tout mouvement révolutionnaire, leur facilité à se laisser facilement dupes d'agents étrangers qui les entraînent à une boucherie. Nous ne pouvons donc que les engager, si quelques propositions leur étaient faites, à les repousser énergiquement. Bien persuadé que toute démonstration, loin d'être utile à la liberté du Hanovre, ne serait que le prétexte à leur pour la bâillonner et la détruire.

#### ÉDOUARD SPENCER.

#### I. — UN POÈTE ET UN COURTISAN.

Il se rencontrèrent, au mois de mars 1583, sur le marbre du palais Saint-James. Celui des deux qui appartenait aux appartements royaux portait un vêtement de cour. Sa figure était noble et sérieuse, et toutes les parures de son costume étaient empreintes de cette simplicité austère, dans ce siècle de frivolité, était le caractère distinctif des poètes. L'autre Anglais, au contraire, était vêtu d'une recherche minutieuse; une fraise de dentelle à sa gorge, une encre, noire et pointue. Son haut-de-chausse et ses gants étaient de satin cramoisi, et son épée droite était d'un étroit manteau de velours, qui devait avoir été destinée à une de ces influences accidentelles dont l'histoire nous a fourni de si rares exemples.

« — Edouard Spencer! dit le poète. — Ne reconnais-tu pas ton condisciple de l'université de Cambridge se pressant dans ta main avec effusion? — Non, dit le poète. — Ne reconnais-tu pas ton condisciple de l'université de Cambridge se pressant dans ta main avec effusion? — Non, dit le poète. — Ne reconnais-tu pas ton condisciple de l'université de Cambridge se pressant dans ta main avec effusion? »

« — Pourquoi donc? Le secrétaire de lord Grey de Wilton me dit que tu es dévoué de la politique? — Pourquoi? reprit le poète en baissant la main. Parce que la cour énerve l'imagination et corrompt la noblesse des vieux monuments. Dans ce pays, fécond en révolutions, chaque pierre avait son histoire: le château de Kilcoman avait la sienne; et peu de temps avant l'époque à laquelle se rapporte le triste épisode dont nous nous constituons le narrateur, un drame sanglant s'était joué non loin de ses murs. Le comte de Desmond avait été l'un des plus chauds instigateurs de l'insurrection qui éclata en Irlande en 1582; vaincu avec elle, il fut tué près de Kilcoman par un soldat anglais, et sa tête, envoyée à Elisabeth comme un témoignage de la défaite des rebelles, fut, par les ordres de cette princesse, exposée sur le pont de Londres. Ses biens furent confisqués, et son châ-

teau donné à un jeune et brillant poète qui avait mis son génie aux gages de la royauté. Edouard Spencer n'hésita pas à s'enrichir des sanglantes dépouilles du comte de Desmond; et au lieu du cliquetis des armes, les paysans irlandais n'entendirent plus résonner sous les voûtes de Kilcoman que les vieilles ballades des ménestrels et des trouvères. Exilés des champs paternels, les héritiers du malheureux comte s'étaient enfuis dans les forêts les plus inaccessibles de l'Irlande; mais ils avaient emporté avec eux l'espérance de se venger un jour; et lorsque le célèbre Tyrone souleva de nouveau ce pays, en fomentant la gigantesque insurrection qui faillit renverser le trône d'Elisabeth, le fils aîné de l'ancien seigneur de Kilcoman tira du fourreau l'épée rouillée de son père, et vint mettre le siège devant le domaine de ses ancêtres.

Protégé par sa position, et défendu par la nature, Kilcoman eût été presque imprenable, s'il n'avait pas été gardé seulement par quatre ou cinq serviteurs, dont les habitudes pacifiques devaient rendre, dans cette occasion, le concours plus embarrassant qu'efficace. Quoi qu'il en soit, Edouard Spencer défendit avec intrépidité ces murs qui avaient connu un autre maître; mais ses efforts furent infructueux et sa résistance inutile. Car, pressés de mettre leurs projets de vengeance à exécution, les insurgés jetèrent des brandons enflammés sur le château: en un instant le feu prit aux toitures, et, alimenté par un vent impétueux, il ne laissa aucun doute sur l'entière et prochaine destruction du vieil édifice.

ITALIE. — Voici les derniers bulletins sanitaires de Naples: Du 9 au 10 septembre, 2 nouveaux cas et 4 décès. Du 10 au 11, 5 cas 3 décès.

Total, depuis le 15 avril 1837 (époque de la seconde invasion de la maladie): 21,725 cas, 15,776 morts.

Le choléra continue à diminuer à Rome. Le 14, on n'a compté que 68 nouveaux cas et 44 décès; le 15, 57 cas et 30 décès. Le pape continue la visite des bureaux de secours. Le 11, il s'est rendu à celui de San-Prassede où il a été reçu par le comte Antonelli; il lui a recommandé avec chaleur de veiller à ce que rien ne manque pour le traitement et la guérison des malades indigents. La foule, rassemblée auprès du bureau de secours, a témoigné hautement sa reconnaissance, et le souverain pontife ne s'est éloigné qu'après avoir distribué d'abondantes aumônes aux pauvres qui l'entouraient.

Rome, qui déplorait déjà la perte de la princesse Christine de Saxe-Massimo, vient de perdre une autre de ses notabilités, la princesse Marie-Gabrielle de Savoie-Carignan, épouse de don Vittorio Massimo, prince d'Arsole, et belle-fille de la précédente. Elle est morte dans sa terre d'Arsole, à la suite d'une maladie de langueur. Elle n'était âgée que de 26 ans.

CARPENTRAS, 22 septembre. — Le choléra fait des ravages dans les environs, à l'Isle surtout qu'il dépeuple d'une manière effrayante; il paraît même que notre ville n'en est pas tout-à-fait dépourvue; car les deux sœurs du respectable M. Vidal, magistrat, frappées hier du choléra, sont, ce matin, l'une et l'autre, à toute extrémité.

A Pernes, le père, la sœur et le beau-frère de M. M... sont à l'agonie.

L'ISLE (Vaucluse), 23 septembre. — Après quelques jours de calme, le choléra a semblé reprendre un peu d'activité. De 3 décès, ce chiffre a remonté à 7. Vendredi, quelques cas, mais point de morts.

On ne saurait trop louer la conduite de la partie de la population qui reste dans nos murs. Les vicaires, les médecins semblent se multiplier pour suffire à leur fatigant et terrible ministère. Une souscription, en faveur des malheureux, a atteint le chiffre de 2,000 fr. en quelques jours. Des secours sont organisés pour les gens de la campagne, qui, à peine arrivés, trouvent des bras nombreux pour leur administrer tout ce que réclame leur triste position. Jeunes gens et vieillards, citoyens et administrateurs, tous rivalisent de zèle. On dirait un certain enthousiasme à combattre l'hôte redoutable. On remarque la conduite de M. Paillet qui rendit dans le temps les mêmes services à Avignon. (*Messager de Vaucluse.*)

NIMES, 23 septembre. — Divers cas de choléra ont été signalés à Beaucaire, dans les journées de lundi et mardi; aucun nouveau cas n'est venu depuis lors ajouter à l'inquiétude de la population. (*Gazette du Midi.*)

#### Paris, 26 septembre 1837.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Le duc Alexandre de Wurtemberg ne sera point nommé lieutenant-général, il ne sera point nommé pair de France, il n'habitera point le palais de l'Élysée-Bourbon. Il restera ce qu'il est, général-major au service de la Russie, en congé; il retournera dans le Wurtemberg, sa patrie; il sera toujours un des petits princes sans emploi de la cour de Stuttgart. La princesse Marie d'Orléans partagera les obscures destinées du duc Alexandre. Elle aura des dédommagements de cœur, dit un journal qui voudrait laisser croire qu'il est l'historiographe des intimités les plus secrètes des Tuileries.

venir riche comme Leicester, illustre comme Burleigh, redouté comme Norfolk...

« — Et mourir comme lui, n'est-ce pas, Walter? Pauvre fou! Adieu, mon ami. La reine m'a donné, en récompense de mes services, le château de Kilcoman, séquestré à la famille de l'infortuné comte de Desmond. Il est assis sur le rivage de la Mulla, au pied de la montagne de la Moille, dont le sommet est blanc comme la neige. Je vivrai dans ce coin de l'Irlande, obscur comme un puritain et indépendant comme un aigle! Raleigh haussa les épaules.

« — Prends-y garde, Edouard! murmura l'ex-élève de Cambridge: l'arbre des Desmond a laissé en Irlande plusieurs boutures que la hache d'Elisabeth n'a pas abattues, et l'indépendance est mère de la pauvreté! Spencer sourit.

« — Ne l'oublie pas, Walter! répliqua-t-il: les fortunes de courtisans sont éphémères, et la Tour de Londres n'est pas éloignée du palais St-James!

« — Nous verrons! dit Raleigh. — Nous verrons! répéta Spencer. Les deux amis se pressèrent de nouveau la main avec une involontaire tristesse; puis ils se séparèrent, instinctivement émus d'une prédiction que l'avenir devait peut-être se charger de réaliser.

#### II. — LE CHATEAU DE KILCOMAN.

Entre deux montagnes de l'Irlande, s'élevait, au XVI<sup>e</sup> siècle, un château flanqué de quatre tourelles, sur lesquelles le temps avait imprimé cette vénérable rouille, qui est le parchemin de noblesse des vieux monuments. Dans ce pays, fécond en révolutions, chaque pierre avait son histoire: le château de Kilcoman avait la sienne; et peu de temps avant l'époque à laquelle se rapporte le triste épisode dont nous nous constituons le narrateur, un drame sanglant s'était joué non loin de ses murs. Le comte de Desmond avait été l'un des plus chauds instigateurs de l'insurrection qui éclata en Irlande en 1582; vaincu avec elle, il fut tué près de Kilcoman par un soldat anglais, et sa tête, envoyée à Elisabeth comme un témoignage de la défaite des rebelles, fut, par les ordres de cette princesse, exposée sur le pont de Londres. Ses biens furent confisqués, et son châ-

Nous ne savons où la princesse Marie aurait pu s'éprendre à ce point du prince de Wurtemberg; les royales chroniques ne disent pas qu'ils se soient jamais rencontrés. Ils se sont aimés par procuration, comme il arrive toujours entre princes et princesses. Un mariage, en de semblables cas, n'est qu'un moyen d'équilibrer la machine de la politique ou d'affermir des combinaisons que n'ont pas entièrement achevées les avances d'un gouvernement.

— Les ducs Alexandre et Ernest de Wurtemberg sont partis pour Compiègne. La famille royale de France va les suivre. Le roi et la reine des Belges peuvent aussi assister aux innocentes évolutions des troupes réunies au camp; ils sont quittes à présent de cet ennuyeux anniversaire qu'on pourrait bien, dit la cour, ne plus célébrer après sept ans passés.

Duprez chantera demain sur le théâtre du château de Compiègne; à la même heure peut-être, Taglioni dansera devant l'empereur de Russie au camp de Wornezensk. Ce sont là de bien pacifiques démonstrations, et les guerriers qui se sont rencontrés sur tant de champs de bataille s'attendent à porter bientôt la houlette, à se rassembler pour jouer en chœur des pastorales sur le hautbois et réciter des idylles par demande et par réponse.

— Samedi dernier, à Compiègne, des courses à pied ont eu lieu dans les deux camps d'Orléans et de Nemours. Une montre en or et des sommes plus ou moins fortes ont récompensé les plus lestes: ils avaient à parcourir presque tout le front de bandière et à franchir, de distance en distance, des barrières en genêts qu'on avait élevées exprès.

Le lendemain dimanche, ça a été le tour des courses à cheval. Trois prix ont été gagnés: par M. Mallet de Channy, capitaine d'état-major; par M. Edgard Ney, lieutenant au 5<sup>e</sup> hussards; par M. Lucotte, aussi lieutenant dans le même régiment. Chacun d'eux a reçu des mains de la duchesse d'Orléans une cravache montée en or. « En outre, dit une feuille ministérielle, il leur sera donné, à chacun, une somme de 500 fr. »

Nous n'avons plus aujourd'hui de ces guerres glorieuses qui portaient jusqu'au pied des Pyramides la civilisation française. En revanche, nous avons les tournois des vieux âges: la beauté couronne l'adresse à dompter les coursiers fougueux.

..... Le soir, un lai d'une respectueuse tendresse a été chanté sous les fenêtres de Madame Hélène d'Orléans, qui est venue toute blanche à la croisée et a été vue souriant dans l'ombre.

— Un comité électoral est organisé à Romorantin (Loir-et-Cher); il s'occupe activement de l'examen des listes et de l'inscription des électeurs. Grâce aux efforts de ce comité, il n'y aura aucune division dans les votes de l'opposition et son succès sera assuré.

— On fait pressentir, dans la correspondance de quelques journaux de départements, qu'à l'ouverture de la session prochaine, il sera proposé aux chambres d'autoriser par une loi l'achèvement du Louvre, dont il a été si souvent question.

Ce sera un moyen de décharger la couronne d'une obligation qu'elle a contractée lorsque les chambres lui ont voté une liste civile considérable.

beau donné à un jeune et brillant poète qui avait mis son génie aux gages de la royauté.

Edouard Spencer n'hésita pas à s'enrichir des sanglantes dépouilles du comte de Desmond; et au lieu du cliquetis des armes, les paysans irlandais n'entendirent plus résonner sous les voûtes de Kilcoman que les vieilles ballades des ménestrels et des trouvères. Exilés des champs paternels, les héritiers du malheureux comte s'étaient enfuis dans les forêts les plus inaccessibles de l'Irlande; mais ils avaient emporté avec eux l'espérance de se venger un jour; et lorsque le célèbre Tyrone souleva de nouveau ce pays, en fomentant la gigantesque insurrection qui faillit renverser le trône d'Elisabeth, le fils aîné de l'ancien seigneur de Kilcoman tira du fourreau l'épée rouillée de son père, et vint mettre le siège devant le domaine de ses ancêtres.

Protégé par sa position, et défendu par la nature, Kilcoman eût été presque imprenable, s'il n'avait pas été gardé seulement par quatre ou cinq serviteurs, dont les habitudes pacifiques devaient rendre, dans cette occasion, le concours plus embarrassant qu'efficace. Quoi qu'il en soit, Edouard Spencer défendit avec intrépidité ces murs qui avaient connu un autre maître; mais ses efforts furent infructueux et sa résistance inutile. Car, pressés de mettre leurs projets de vengeance à exécution, les insurgés jetèrent des brandons enflammés sur le château: en un instant le feu prit aux toitures, et, alimenté par un vent impétueux, il ne laissa aucun doute sur l'entière et prochaine destruction du vieil édifice.

Spencer promena un regard d'inexprimable terreur sur les langues ardentes de l'incendie, qui couraient follement depuis la base jusqu'au sommet des tourelles et fouettaient les murs qu'il embrasait; puis il se retourna vers une femme jeune et belle, qui, pâle et inondée de larmes, était accroupie à ses pieds.

« — Tout est perdu! s'écria-t-il; il ne nous reste plus qu'à prier, afin de mourir en état de grâce.

« — Mourir! murmura d'une voix tremblante l'Irlandaise, oh! Mais non, Edouard, tu dis cela pour m'effrayer! Qu'avons-nous fait pour que les révoltes nous assassinent? Que leur importe la vie d'une femme et d'un poète? Est-ce nous qui les avons écrasés d'impôts? Avons-nous promené le billot fatal dans

— MM. Anselme Petetin et Jules Favre viennent d'interrompre un procès en diffamation au gérant du journal le *Monde*.

— M. Massabiau, conservateur à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, est mort avant-hier. Il ne sera pas, dit-on, remplacé. Le produit de sa place servira à rétribuer un employé de plus et à faire les frais qu'entraînera le service du soir, qui commencera prochainement.

— On nous écrit de Genève que M. Cousin est arrivé dans cette ville. Il y fait grand bruit de sa nouvelle mission; il visite les écoles au pas de course. On ne comprend guère ce qu'il peut recueillir de visites si rapides, de ses observations légères, des détails saugrenus dont il s'enquiert et qu'il coupe, avec une morgue imperturbable, par les plus superficielles questions. De Genève il ira parcourir les autres contrées de la Suisse. C'est, dit-on, un voyage d'agrément qui se fait appeler, pour qu'on le paie, un voyage d'études.

A son retour en France, le philosophe, qui eût dû s'ensevelir dans sa chaire de la Sorbonne, fera convoquer avec fracas l'Académie des Sciences morales; il comparaitra sous son éternelle défroque allemande, et jettera à son auditoire émerveillé ses sempiternelles énigmes spiritualistes, enveloppées dans les logoglyphes de son éloquence. Il dira que cela est le système d'éducation pratiqué dans l'antique Helvétie. L'Académie applaudira, le gouvernement allouera une confortable indemnité, et, l'an prochain, M. le pair de France fera un nouveau voyage de plaisir à nos frais.

— M. Berryer a été atteint récemment d'une indisposition qui n'a point laissé d'inquiéter ses amis: il a été pris d'un vomissement de sang, qui a été suivi de fièvre et de délire. M. Berryer étant à sa terre d'Angerville, M. Cruveilhier est parti de Paris pour aller lui donner ses soins, et il ne l'a quitté qu'après la disparition de tout danger.

— On nous écrit d'Angoulême que la plantation de la croix qui vient de causer une émeute dans cette ville avait été ordonnée par l'évêque dans le but de trancher une question de propriété. Mgr Guigon prétendait que le terrain communal sur lequel il avait fait élever la croix était une dépendance de l'église de St-Pierre, et il avait pensé que l'autorité civile n'oserait faire entendre de réclamations; mais il avait compté sans les habitants, qui n'ont pas voulu qu'on violât leur droit de propriété. Du reste, les troubles sont entièrement apaisés, et la ville possède aujourd'hui une garnison qui commence à l'incommoder un peu, car les soldats sont logés chez les habitants.

L'imprudencé de l'évêque d'Angoulême a produit ses fruits. Dans la commune de St-Angeau, les habitants, qui ont peu d'affection pour leur curé, se sont portés à son domicile et le tiennent bloqué; il veut le contraindre à quitter le pays. Le sous-préfet, le juge d'instruction et un substitut du procureur du roi se sont rendus sur les lieux avec la gendarmerie pour rétablir l'ordre.

— M. Avoine de Chantereyne, président du tribunal de commerce de Cherbourg et membre du conseil-général de la Manche, est décédé le 19, à l'âge de 72 ans.

M. de Chantereyne, qui avait été sous la République maire de Cherbourg, était frère de M. de Chantereyne, député sous la Restauration, décédé conseiller à la cour de cassation.

## Extérieur.

### NOUVELLES D'ESPAGNE.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Bayonne, le 25 septembre 1837, à 4 heures du soir.  
Madrid, le 18, à 11 heures du soir.

L'ambassadeur de France près la cour d'Espagne, à M. le ministre des affaires étrangères.

Par suite de l'entrée d'Espartero à Madrid, les carlistes se sont retirés sur Mondejar et Guadalajara, suivis par l'armée chrétienne, qui se trouve entre Alcalá et cette dernière ville.

leurs montagnes et signé les lois de sang sous lesquelles ils gémissent?

— Pauvre femme! reprit le poète en attachant sur elle un regard de stoïque résignation. Et quand on t'aura privée du toit qui t'abrite, quand on aura pillé jusqu'au dernier shilling de ta fortune, et que tu ne posséderas plus rien au monde que le tartan qui te couvre, ta vie ne sera-t-elle pas bien brillante, et ne vaut-il pas mieux mourir aujourd'hui que de traîner partout une pauvreté déshonorante et des blessures incurables?... La jeune Irlandaise releva ses grands yeux bleus sur le poète.

— Non, dit-elle, un château se rebâtit, une fortune se reconquiert, mais on ne répare pas la mort. Quoi que les Irlandais puissent prendre, ils ne s'empareront que de la moindre partie de tes richesses. Edouard, il te restera toujours ton génie!

Le poète sourit avec amertume.

— Belle ressource, enfant! Avec du génie, Shakspeare ne gagne pas assez pour s'acheter un haut-de-chausse de laine tous les six mois; avec du génie, Ben Johnson est confondu parmi les bouffons d'Elisabeth!

Ces mots étaient à peine prononcés que la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, et un jeune Irlandais entra, une épée sanglante à la main.

— Par le sang de mon père! s'écria-t-il en attachant des yeux ardents sur le poète, il y a bien long-temps qu'Henri de Desmond aurait voulu te tenir face à face pour te dire: J'ai traîné pendant trois ans la livrée de la misère, tandis que tu t'enrichissais de ma fortune; j'ai couché sur la neige, tandis que tu t'abritais à mon foyer; j'ai mendié, j'ai volé, j'ai maudit Dieu, tandis que toi, recéleur du bourreau, tu faisais retentir, sous les voûtes de mes ancêtres, les sons criards d'une lyre vendue à la tyrannie! Prends ta besace et ton bâton, Edouard Spencer; mon temps d'épreuves est terminé: le tien commence!

Le poète avait grandi sous cette malédiction.

— Je ris de tes injures, lui répondit-il. Ton père a péri d'une mort sanglante; mais je n'ai été ni le soldat qui l'a tué, ni l'exécuteur qui a planté sa tête sur le pont de Londres, et en m'assassinant tu commettrais un crime sans motif et sans excuse!

Henri de Desmond partit d'un éclat de rire farouche.

— Te tuer! Oh! non, non! Il faut que tu vives pour détester mon nom comme j'ai détesté le tien, pour brûler tes joues

On croit que le prétendant veut se diriger sur Siguenza pour rallier à lui la colonne de Zariateguy.

Madrid jouit de la plus grande tranquillité. Le général Oraa y est attendu incessamment.

(Le mouvement rétrograde des carlistes du côté de Guadajara explique le retard prolongé des courriers de Madrid.)

Bayonne, 21 septembre 1837, à 5 heures 1/2 du soir.  
Le 6, le général Carondelet avait établi son quartier-général près de Haro, en attendant le général Ulibarri pour marcher sur Burgos. Pampelune et la Ribera seraient ainsi réduites à elles-mêmes.

Les courriers de Madrid, jusqu'au 19, ont encore manqué, et les journaux de Saragosse, jusqu'au 21, ne disent rien de nouveau; cependant on croit que la réunion de Zariateguy à don Carlos vers Alcalá et Guadalajara est certaine.

Bayonne, le 24 septembre 1837, 8 heures 1/2 du soir.  
Madrid, le 20.

Espartero a eu un engagement partiel avec les factieux qui se sont retirés sur Renera et Tendilla, sur la rive gauche du Henarès, à douze lieues de Madrid.

Oraa était avant-hier à Huete, se dirigeant sur Guadalajara pour opérer sa jonction avec le général en chef Zariateguy à occupé Valladolid le 18.

Une proposition, ayant pour but de faire déclarer par les cortès que le ministère actuel ne jouissait pas de leur confiance, a été rejetée à la majorité de trois voix dans la séance d'aujourd'hui.

Bayonne, le 25 septembre 1837, à 8 heures du matin.

Le courrier de Madrid manque toujours; mais un courrier diplomatique anglais, arrivé par la route de traverse, a quitté Madrid le 20. Il annonce que les carlistes occupent Guadalajara, et qu'Espartero est à Alcalá et Madrid avec les divisions Lorenzo et Oraa. Madrid était tranquille.

Bordeaux, 27 septembre, 2 h. 1/2 du matin.

Les courriers de Madrid des 16, 17 et 18 ne sont pas arrivés; cependant des nouvelles de cette capitale du 16 n'annoncent rien d'important; seulement, dans la séance des cortès du 16, Espartero avait prêté serment à la constitution.

— Une correspondance particulière de Bayonne nous mande ce qui suit, à la date du 22 :

Les Anglais ont évacué Fontarabie qui a été occupé par un bataillon espagnol. Le brigadier O'Donnell a repris les anciennes positions à Hernani. Les troupes qu'il commande paraissent être rentrées dans le devoir; mais elles ne lui inspirent pas assez de confiance pour lui permettre d'entreprendre le moindre mouvement.

On espère que la nouvelle donnée par la *Sentinelle* du massacre de tous les prisonniers anglais faits dans l'affaire d'Andoain n'est pas exacte. Seulement il paraît que quelques légionnaires ont été fusillés dans le premier moment d'exaspération.

On parle toujours du départ de toutes les troupes chrétiennes, sauf les garnisons, pour la Castille.

A Pampelune règne toujours la même incertitude. Une sorte de trêve existe entre les deux partis.

Le courrier de Madrid a manqué hier, et il manquera probablement encore aujourd'hui. Zariateguy n'était plus poursuivi par le général Lorenzo qui s'est rapproché de la capitale; il a dû faire un mouvement par le sud de la province de Soria et se porter sur la route de Madrid à Saragosse.

On présume, sans avoir de nouvelles positives, que don Carlos est toujours à Tarrancon où il attend sans doute que tous les lieutenants se réunissent à lui pour faire une tentative sur Madrid. Cependant, comme il ne lui convient pas de hasarder une bataille contre Espartero qui a plus de 25,000 hommes, il ne serait pas étonnant qu'il s'avancât dans la Manche et peut-être en Andalousie où il trouverait à vivre mieux que dans le Bas-Aragon.

— Nous sommes toujours sans journaux de Madrid. Voici ce qu'on lit dans le *Mémorial bordelais* du 23 :

« Il paraîtrait que les projets primitifs de don Carlos auraient été contrariés par des circonstances survenues dans la division de Zariateguy, dont les Navarrais auraient voulu revenir au nord pour déloger O'Donnell d'Andoain. »

## Tribunaux Étrangers.

### TRIBUNAL DU DISTRICT DE KAMIENIETS (PODOLIE).

(Corresp. partic. de la *Gazette des Tribunaux*.)

#### UN MEUBLE INUTILE.

La ville de Kamieniets, ancienne place forte, jadis boulevard de la Pologne contre la Turquie, et aujourd'hui chef-lieu du

sous de dévorantes larmes, pour coucher dans le creux des rochers et sur la neige durcie; il faut que tu vives pour tendre la main à l'aumône, et traîner partout le fantôme de ta gloire et les guenilles de ta célébrité.

L'Irlandais fit rentrer l'épée dans le fourreau.

— Je ne te tuerai que dans ton orgueil, reprit-il avec un ricane ment haineux: tes ouvrages seront enterrés sous les décombres de ton château; Kilcoman sera le tombeau de ton génie!

En songeant que les œuvres précieuses qui devaient compléter l'illustration d'un talent qui s'était révélé à l'Angleterre par la publication du *Calendrier du Berger*, de la *Reine des Fées* et du *Théâtre des gens du monde*, étaient destinées à n'être plus bientôt qu'un peu de poussière, Spencer sentit s'évanouir son courage; et il serait descendu jusqu'à la prière, s'il n'avait vu dans les yeux de l'Irlandais que cet abaissement serait une humiliation inutile. Alors il tendit la main à la jeune fille, transie de peur, et il traversa avec elle le château que dévorait l'incendie. Quand ils furent arrivés sur la montagne, l'Irlandaise, qui n'avait été soutenue jusqu'à ce moment que par cette force factice que les infortunés empruntent au désespoir, tomba évanouie sur les bruyères de la Mulla.

Le poète se baissa vers elle.

— Console-toi, lui dit-il, en lui montrant un cahier de parchemin caché entre sa chemise et son justaucorps: nous mendierons jusqu'à Londres; mais j'emporte avec moi mon *Impératrice Marcille*.

#### III. — UNE AUMONE ROYALE.

Edouard Spencer arriva à Londres la veille de la Saint-Michel 1595.

Son long pèlerinage depuis Kilcoman fut fécond sans doute en particularités curieuses; mais comme l'histoire ne les a point indiquées, nous ne pouvons que par des hypothèses essayer de lever le voile qui les environne. Eut-il recours à la charité des voyageurs? ou bien obtint-il, des habitants des villes qu'il traversa, une hospitalité flatteuse, en leur apprenant un nom que de beaux succès poétiques avaient déjà rendu populaire? La chose est probable: le seul fait certain, c'est qu'Edouard Spencer n'était pas moins pauvre en arrivant à Londres que lorsqu'il partit de Kilcoman. La jeune Irlandaise ne l'avait pas

gouvernement de Podolie, fut mise en émoi, dans les premiers jours de janvier, par un événement assez singulier. Un officier russe, jeune, noble et beau, était tombé ou avait sauté d'un premier étage dans la rue. Il avait eu le bonheur de ne pas se blesser, mais, dans sa chute, il avait estropié assez gravement un pauvre ouvrier valaque qui passait en ce moment.

Cet événement fut bientôt le sujet de toutes les conversations et chacun cherchait à expliquer l'aventure. La maison d'où l'officier était tombé était une maison à un étage (chose très-conscédérée dans le pays), située dans le faubourg Karvassary, et appartenant à un riche négociant arménien nommé Christophor, lequel, quelques mois auparavant, avait épousé une jeune Géorgienne remarquable par sa beauté. On se perdait en conjectures lorsqu'on apprit, peu de jours après, que Christophor sollicitait auprès de l'évêque pour obtenir une séparation; et la curiosité publique s'attendit bientôt à être complètement satisfaite lorsqu'on sut que le Valaque Grodisko avait envoyé une assignation (pozew) au comte Balaban, officier russe, pour obtenir de lui une réparation des blessures qu'il lui avait faites; que de son côté le comte Balaban avait cité Christophor, lequel à son tour faisait comparaitre sa femme.

Dans ces sortes d'affaires les ukases impériaux permettent la publicité et autorisent devant les juges des débats contradictoires entre toutes les parties. Aussi, au jour indiqué, la salle d'audience fut-elle bientôt encombrée de spectateurs de tous les rangs et de toutes les conditions; mais, parmi eux, on ne voyait pas de femmes, car l'usage du pays, plus sévère en cela que les règlements, ne leur permet pas d'assister aux débats judiciaires, à moins qu'elles n'y soient appelées par la justice.

Il y en avait une cependant sur le banc réservé aux parties. C'était une femme jeune, belle, et vêtue avec une exquise richesse. Sa taille était souple et élancée; son teint, pour employer une expression du pays, était limpide et transparent comme le sang mêlé au lait; ses yeux noirs et ardents brillaient d'un feu humide; mais le public cherchait en vain à les voir car elle les tenait continuellement baissés vers la terre, et ne laissait admirer que des cils longs et soyeux, et des sourcils noirs et lisses comme le velours. C'était la femme de l'Arménien Christophor. A côté d'elle, avait pris place son mari. C'était un homme robuste, quoique déjà avancé en âge; ses cheveux rares et grisonnants laissaient à découvert un front large et jauni; ses regards perçants se promenaient tour à tour sur le public et sur les juges, mais semblaient éviter avec soin de se porter sur un jeune officier qui, caressant une moustache vernie et retroussée, se tenait debout à sa place, sans doute pour mieux faire admirer sa taille noble et belle que rehaussaient un élégant uniforme sur lequel brillaient plusieurs décorations et un dolman rouge gracieusement drapé sur l'épaule. Cet officier était le comte Balaban. Enfin, un peu plus loin, on voyait un petit vieillard gros et trapu, dont la figure, pâle comme la mort, se dessinait à peine entre les flocons d'une barbe blanche qui lui tombait jusqu'à la ceinture. Cet homme, vêtu d'une grossière switka, était le Valaque Grodisko, à peine remis de ses blessures.

Bientôt le juge, assisté de deux sous-juges, agita sa sonnette, et un profond silence s'établit. Après avoir, selon l'usage, annoncé que la justice se réunissait au nom de sa majesté impériale, l'écrivain (*pisury*) donna lecture de l'inquisitoire qui suit :

« Devant nous Ivan Ivanovitch Vierovkine, capitaine Ispravnik, du district de Kamieniets, et Matviej Havrylovitch Sobkine, politz majster de la ville de Kamieniets, après avoir prêté serment, ont déclaré :

» S. Zahor Grodisko, âgé de 68 ans, Valaque, né à Kichniev, de profession vannier :

« Le 5 janvier, je suis allé sur les bords de la Smotrytch pour chercher des branches d'aubier afin d'achever une corbeille de cuisine pour les pères carmélites. Je cheminai par le faubourg de Karvassary; les larmes coulaient de mes yeux, non de chagrin, mais de froid, et j'étais obligé à chaque pas de toucher mon nez pour voir s'il n'était pas gelé; la neige craquait et sifflait sous mes pieds, lorsque tout-à-coup... quelque chose tombe sur moi et me renverse. Dans le premier moment la frayeur me saisit, je poussai un cri, car je croyais que c'était encore un des anges déchus que le bon Dieu envoyait à l'enfer, et qui venait s'accroupir sur moi. Bientôt je vis un homme à pantalon, en chemise déchirés, s'enfuir à toutes jambes. On l'arrêta, et puis on le relâcha. Enfin on vint à moi, on me releva et on me dit : « Sois tranquille, le comte te récompensera. » Je ressentis un mal horrible à l'épaule. On me porta dans ma chaumière, où je me mourais sur un grabat sans recevoir aucun secours, car ma petite fille, l'unique enfant qui me reste, ne faisait que sangloter; je n'entendis pas plus parler du comte que je ne vois les habitants de la lune. M. Skorro-

quitté; elle avait partagé toutes les vicissitudes de ce triste voyage sans que jamais une plainte ou une larme vint faire chanceler la fermeté et rouvrir les blessures du poète. Ses vêtements usés et presque en lambeaux, sa figure pâle et fiévreuse, les rides précoces qui sillonnaient ses joues, disaient seuls tout ce qu'elle avait souffert.

Une fois que le poète eut posé le pied sur le premier pavé de la ville qui l'avait vu naitre, son front s'éclaircit; il sentit que sa lutte avec le malheur allait finir, et il n'hésita pas un seul instant à se rendre au palais Saint-James. Aucune mauvaise honte, en effrayant son amour-propre, ne vint enchaîner sa volonté; et il ne craignit pas de montrer à cette cour brillante et railleuse les trous de ses haillons et les cicatrices de ses douleurs.

— Un shilling pour l'auteur de la *Reine des Fées*! s'écria-t-il en se jetant aux pieds d'Elisabeth, qui cherchait à démêler dans le visage vieilli et livide d'Edouard Spencer les nobles traits de son poète favori; un shilling pour l'ami de Philippe Sydney!

Puis, écartant de ses yeux les cheveux longs et grisonnants qui les voilaient :

— Madame, reprit-il, grâce à votre majesté, je croyais avoir élevé mon nid au-dessus des abîmes et des tempêtes. Réfugié dans un vieux château de l'Irlande, étranger aux événements politiques, occupé seulement de science et de poésie, je ne craignais aucun ennemi, parce que jamais une goutte de sang n'avait taché mes mains, parce que jamais une mauvaise action n'avait souillé ma conscience. Le sort s'est chargé de m'apprendre que je m'étais endormi dans une sécurité trompeuse: Henri de Desmond a vengé son père; les Irlandais ont incendié Kilcoman!

Les lèvres minces d'Elisabeth se rapprochèrent convulsivement de son pied, ce qui indiquait toujours chez elle une violente colère, nous leur paierons nos dettes à gros intérêts; et ces misérables Irlandais pourront bénir notre clémence, si nous nous contentons d'incendier leurs maisons depuis Dublin jusqu'au canal Saint-Georges.

Puis, se tournant vers le poète :

— Messire, reprit-elle, il ne sera pas dit que l'auteur de tant de gracieuses compositions a recouru vainement à notre charité:

avocat, homme charitable, m'amena un médecin, me fit donner des soins et se chargea de mon affaire. »

Le comte Platon-Alexieievitch Balaban, capitaine au régiment des Hussards d'Izioum, âgé de 25 ans, né à Moscou : logé dans la maison du négociant Christophor. Pour utiliser les temps, je voulais donner à mes hôtes quelques leçons de français et de musique. Monsieur est un homme en qui au cou dans le commerce, il n'accepta pas mon consentement à ce que sa femme prit des leçons avec moi, j'étais, comme de coutume, chez Madame, et Monsieur répétait un morceau de musique, lorsque Monsieur brusquement, puis, animé par le vin ou par une fureur incompréhensible, il se prend de querelle avec moi, il frappe ma femme, me dépouille de mon habit et me jette par la fenêtre, comme si j'avais été un chien, un chat ou un panier d'ordures. J'ai eu le malheur de tomber sur un homme que je n'ai vu auparavant, ni revu après. Voilà tout ce que je sais de lui.

Christophor, âgé de 56 ans, né à Erivan, en Asie, de première classe : à 4 ans de ça, j'ai acheté à Trébisonde une esclave géorgienne âgée alors de 13 ans; je lui ai donné une éducation et je l'ai vieillie comme un père, et, pour combler mes vœux, je l'ai épousée l'année passée.

Le régiment d'Izioum est arrivé dans notre ville, j'ai loué un logement au capitaine comte Balaban; il m'a fait beaucoup de politesses, chose rare chez les officiers: mais il faisait beaucoup de mal à ma femme, et chacun de ses regards était un coup de poignard pour moi; ma femme aussi le regardait à la dérobée. Malheureusement, je ne pouvais pas rester toujours à la maison; mes affaires de commerce exigeaient des voyages. Je suis donc allé à ma femme de la recevoir; car personne ne pouvait être assez simple pour consentir, comme le prévoyait Monsieur, à ce qu'il donnât des leçons à ma femme. Elle est très-bonne musicienne; elle parle parfaitement français, grâce à la bonne éducation que je lui ai donnée. J'avais donc refusé les offres obligeantes de M. le comte et enjoint à ma femme de ne pas le recevoir; mais, de la mère Eve, la défense pour une femme est un aiguillon. Ils se voyaient donc toujours; le public me riait au nez, et les domestiques me faisaient des demi-révérences. Enfin, je me suis vu convaincre par mes propres yeux. Je feins un jour de partir pour quelques jours: je pars le soir, et, à l'aube du lendemain, je rentre à la maison. J'entre dans ma chambre; mais je suis rendu chez notre évêque pour lui exposer mon affaire. Il m'a répondu: « Le divorce est impossible, et le mariage ne peut être effacé. Envoie-moi ta femme. » Je lui ai dit que je ne voulais plus vivre avec elle; mais je ne pouvais pas la mettre à la porte, car elle n'a ni amis, ni parents, et plus, le capitaine, après l'avoir séduite, n'est pas disposé à la charger. »

Marianne Zulma, dame Christophor, âgée de 17 ans, née à Erivan: je ne sais pas ce que tout cela veut dire. Je dormais quand elle est rentrée, et je me suis réveillée au moment où il m'a dit de la laisser aller. Mon mari m'a envoyée chez elle, qui m'a fait dire des prières; il faut me confesser, faire jeûner; on m'appelle coupable, criminelle; mais je comprends rien, car je suis innocente. »

La femme de chambre de Mme Christophor: je suis seule coupable dans tout cela, mais coupable d'une imprudence. Je savais que M. le comte était amoureux de Madame: plusieurs fois il m'avait priée de le laisser entrer dans la chambre de Madame; mais j'avais toujours refusé, parce que je connaissais la vertu de ma maîtresse; j'étais sûre qu'une pareille démarche ne ferait que m'attirer sa colère et n'avancerait en rien les affaires de M. le comte. Enfin, il m'a annoncé que son régiment allait quitter la ville, et qu'il était obligé de le suivre et qu'il mourrait de désespoir s'il ne me voyait pas au moins la consolation d'emporter le portrait de Madame. Comment faire? lui dis-je; Madame ne consentira-t-elle à vous donner son portrait. — Oh! me répondit-il, je ne puis pas le faire; laissez-moi entrer dans sa chambre pendant qu'elle dormira, et je tracerai à la hâte une esquisse de son visage. Je refusai encore; mais enfin il me supplia tant, tant, je

craignais si fort de le pousser au désespoir, et puis ce qu'il me demandait me paraissait au fond si innocent, que je consentis. Une nuit, donc, je lui ouvris tout doucement la porte de la chambre de Madame. Ma maîtresse dormait d'un profond sommeil. Il n'y avait pas deux minutes qu'à la faible clarté d'une lampe M. le comte avait commencé à dessiner, que Monsieur entra brusquement; il se jeta comme un furieux sur M. le comte. Christophor: Et était-ce pour dessiner plus à son aise que M. le comte était dans un désordre de toilette aussi complet? Cette femme est évidemment gagnée par ma femme et par son complice.

Un vieux domestique de Christophor: Aussi vrai que le jour est blanc et que la nuit est noire, dès que mon maître sortait de la maison le capitaine y entra.

D'autres dépositions, encore plus explicites, ne laissent aucun doute sur la nature des relations qui existent entre le comte Balaban et la belle Géorgienne.

Cette enquête terminée, les défenseurs prennent tour à tour la parole pour Grodisko, Christophor et le comte Balaban. Après les plaidoiries, le juge agit trois fois sa sonnette et des soldats font évacuer la salle pour la délibération.

Enfin les portes sont ouvertes et l'écrivain lit le jugement suivant: « Nous, Charles Durowski, juge du district de Kamienietz, Etienne Starjyngski, sous-juge, Barthélemy Michalski, sous-juge, et Antoine Krzyznowski, écrivain dudit district, avons prononcé à l'unanimité: »

« Parce que le mariage étant un sacrement religieux, consacré à l'église, tous différends élevés entre les époux sur cet acte doivent être jugés par la justice ecclésiastique; »

« Parce que l'ukase de S. M. I. Paul Ier, de l'an 1799, dit que tout homme a le droit de jeter par la fenêtre de sa propre maison un meuble inutile qu'il trouvera dans ladite maison, » criant auparavant dans la rue trois fois: Gare! gare! gare! et qu'autrement il sera condamné à payer, au profit du gouvernement, une amende de 25 roubles, et les dommages à celui auquel il causera un dégât; »

« Parce que, selon l'opinion de Nicolas Christophor, le comte Platon-Alexieievitch Balaban était un meuble tout-à-fait inutile dans sa maison, et qu'il avait tout le droit de jeter par la fenêtre, mais en criant dans la rue trois fois gare; »

« Parce que Nicolas Christophor n'a pas crié ni trois, ni deux, ni une seule fois gare, et que, par conséquent, il a désobéi à l'ukase: »

« Nous condamnons Nicolas Christophor à payer l'amende de 25 roubles au profit de l'Etat; 2,000 roubles de dommages à Zahor Grodisko; plus, 2,000 roubles pour sa guérison et les dépens de son avocat, et en sus les frais du procès: et tout cela doit être acquitté dans le délai de sept jours; »

« Nous renvoyons de la plainte le comte Platon-Alexieievitch Balaban, le considérant comme meuble inutile de la maison de Nicolas Christophor; »

« Nous renvoyons de la plainte Marianne Zulma, femme de Christophor, et nous laissons à Nicolas Christophor toute la liberté de poursuivre son procès contre sa femme devant la justice ecclésiastique. »

Lorsque cette décision fut, selon le vœu de la loi, soumise à l'approbation de l'empereur, S. M. I. rit beaucoup de la manière ingénieuse dont le juge avait tranché la difficulté.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Tous deux blancs, tous deux polis, tous deux gras, potelés, c'était avec tendresse, avec amour, avec délices que Corbillot les voyait tous les jours croître et s'arrondir. De sa main il les flattait, de sa main il les frottait, il les grattait, il les chatouillait; tous les matins et tous les soirs il leur portait la douce nourriture, il les appelait ses cocos, ses chéris, ses petits anges; leurs jeux dans la mare faisaient sa joie, leurs grognements étaient pour son oreille la plus suave des mélodies, leur présence enfin, sous le toit hospitalier de Corbillot, était un parfum qui embaumait toute son existence.

Hélas! ce parfum s'est exhalé; ces mélodieux grognements, il ne les entend plus; ces jeux dans la mare, Corbillot en est privé à tout jamais: ses cocos, ses chéris, ses petits anges, on les lui a volés, et ils figurent aujourd'hui dans la boutique du charcutier Corbeau, sous forme de jambons, de cervelas, de saucisses et de fromage d'Italie.

Comment cette métamorphose s'est-elle opérée? Voilà ce que le désolé Corbillot vient lamenter aujourd'hui à la police correctionnelle, accusant du vol un sieur Coquet, qui ne s'en défend pas, l'effronté, et prétend n'avoir agi que dans l'exercice légal de ses droits.

Corbillot: Pourquoi que tu m'as volé mes cocos? Pourquoi

que tu as eu la chose de les mener au charcutier, mes chéris? Coquet: Allons, un peu de douceur, si vous plaît: n'oubliez pas, beau-père.

Corbillot: De quoi, beau-père? je suis pas ton beau-père; entendez-vous? Parce que tu m'as volé ma fille, qu'est censément la femme depuis six ans, tu te donnes les tons de m'appeler beau-père! Y a pas de beau-père là-dedans; c'est de la gabegie. T'es pas mon beau-fils, ni mon gendre; t'es rien du tout: tu n'es qu'un voleur de filles et d'habillés de soies.

Coquet: Père Corbillot, crions pas tant... Si vous la revoulez, votre fille, j'y tiens pas; prêt à vous la rendre tout de suite, si ça vous fait plaisir.

Corbillot: J' te parle pas de la fille: puisque tu l'as, garde-la; j' te la réclame pas; je réclame mes habillés de soies, mes cocos, que tu as été les vendre, que c'était encore trop jeune, des innocents que ça ne pesait pas seulement deux cents.

Coquet: Deux cent quinze, papa; deux cent quinze, cinq pouces de lard, et blanc comme votre chemise; belles têtes, papa; belles têtes, vrai! superbes sous le couteau, beau sang: demandez à Simon Corbeau.

Corbillot: T'es un assassin! Je demande l'échafaud! Combien que tu les a vendus?

Coquet: Cent douze livres, papa; cent douze: j'ai donné le reçu; demandez à Simon Corbeau.

Corbillot: T'es un voleur; ça vaut le carcan! Qu'éque t'as fait de cet argent?

Coquet: Un peu de tout, papa; un peu de tout; on a soif, on a rigolé; on s'est rajusté, moi et votre fille et les enfants; on a fait la couche et le baptême: vous savez bien, papa, on vous a invité.

Corbillot: T'es-tu un scélérat, t'avais pas le droit; c'étaient mes cocos, c'était mon argent.

Coquet: Eh! une minute, beau-père: et les 25 fr. que votre fille qu'est ma femme vous a donnés pour les acheter vos cocos, même que vous avez dit que ça serait pour nous quand ils seraient gras.

Corbillot: Ils n'étaient pas gras, mes cocos; pauvres petits innocents, ils avaient encore plus de deux mois à bien vivre, et ce Cartouche-là qui va me les tuer!

M. le président: Reconnaissez-vous que votre fille vous a remis 25 francs pour les acheter, et que vous lui aviez promis de les élever pour elle?

Corbillot: Ils n'étaient pas élevés, ils avions encore plus de deux mois à jouir; c'est par méchanceté qu'on me les a tués.

Coquet: Non, papa, non; c'est pour faire la couche.

Corbillot: Tu peux bien en faire tant que tu voudras des couches, si jamais j'y entre pour rien...

Coquet: Pourtant c'est votre fille, beau-père.

Corbillot: J' te défends de m'appeler beau-père; j' te suis rien de rien. Mettez ça, s'il vous plaît, sur le jugement, M. le procureur: ils n'ont pas mariés, et j' consens pas qu'ils le soient.

Coquet: Alors, faudra donc toujours rester entre le ziste et le zeste? Et les enfants?

Corbillot: C'est des voleurs comme toi, qui me frustrent toutes mes groseilles et mes prunes: vous serez tous guillotins! Je vous suis de rien, et allez à tous les diables! J' fais trop de mauvais sang, et adieu et je m'en vas.

Pendant que le père Corbillot perce la foule et essaie de régagner son chapeau, le tribunal acquitte Coquet, qui crie à tue-tête: Papa, papa beau-père! ohé! beau-père! attendez donc, nous allons nous en aller ensemble.

COURS DES VALEURS INDUSTRIELLES DU 26 SEPTEMBRE.

Nombre des ACTIONS.	VALEUR NOMINALE.	INTÉRÊTS ou dividend. payables.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	
2,000	1,000	Juin et Déc.	Banque de Lyon,	1,330 f.
4,500	1,000	par trimestr.	Ponts sur le Rhône,	1,050
450	2,000		Ponts de la Feuillée,	2,275
300	2,000		Pont Seguin,	1,750
220	2,000		Pont de l'Île-Barbe,	4,500
2,560	1,000		Pont et Gare de Vaise,	"
1,500	1,000	Juin et Déc.	Eclairage au gaz, C <sup>e</sup> Perrac,	1,590
1,000	1,000		Eclairage au gaz, St-Etienne,	1,018
320	5,000	Décembre.	Bateaux à vapeur sur Rhône,	
			Lyon à Arles,	4,750
	2,000		Paquebots à vap <sup>r</sup> sur Saône,	
			Lyon à Chalon,	"
154	5,000	Idem.	Gond. à vap <sup>r</sup> sur Saône, marc.,	1,600
400	10,000		Fonderies (Loire et Isère),	16,500
2,200			Ch. de fer, Lyon à St-Etien.,	"
240	5,000		Moulins à vap <sup>r</sup> de Perrache,	5,000
8,000	25	Par an.	Bateau à vap <sup>r</sup> l'Abbeille,	"
"			Ch. de fer (St-Et. à Andréz.),	"

— Et que m'importe! reprit le poète avec un sourire convulsif; que m'importe que mon nom me survive et qu'un peu de vaine fumée s'élève au-dessus de ma tombe! Que me fait d'être grand demain, si on me laisse mourir dédaigné aujourd'hui?

En disant ces mots, Edouard Spencer posa sa main glacée dans celle du courtisan. Walter tressaillit; il détacha un à un les doigts crispés qui s'étaient enlacés aux siens, et entraîna la malheureuse Irlandaise loin de cette scène de désolation. Le poète venait d'expirer.

V. — UN LENDEMAIN.

Il arriva à Spencer ce qui était arrivé à bon nombre de grands hommes. Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut connue à Londres, chacun plaignit ses malheurs, accusa l'injustice du siècle et voulut contribuer aux frais de son enterrement. On dépensa pour ses funérailles plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour rebâtir Kilcoman et pour le faire vivre pendant cinquante ans dans l'opulence. Son corps fut déposé à Westminster-Abbey, à côté de Chaucer; Joseph Hall et William Shakspeare improvisèrent sur sa tombe, sous la forme du sonnet, deux poétiques oraisons funèbres; et la cour d'Elisabeth crut expier la honte de l'avoir laissé périr dans la pauvreté, en lui donnant un cercueil de plomb et une pompeuse épitaphe latine (1).

On n'ignore pas quelle fut la destinée de Walter Raleigh. Plusieurs années après la mort d'Edouard Spencer, il fut décapité à la Tour de Londres sur le billot qui avait servi à l'exécution du comte d'Essex.

Ainsi fut réalisée l'ancienne prédiction du poète.

BÉNÉDICT G....

(1) Anglica, te vivo, vixit plaustique pœsis; Nunc moritura timent, te moriente, mori.

On compte au nombre des principales productions d'Edouard Spencer: le *Calendrier du Berger*, les *Ruines de Temps*, le *Moucheron de Virgile*, les *Ruines de Rome*, les *Visions de Bellage*, la *Reine des Fées*, l'*Impératrice Marcille*, les *Visions de Pétrarque*, quatre *Hymnes sur l'Amour et la Beauté*, une *Dissertation sur la situation politique de l'Irlande*. Ces ouvrages ne sont pas les seuls qu'il composa; les autres ont été perdus ou sont restés incomplets, et plusieurs écrivains anglais ont vainement essayé depuis d'en coordonner les parties éparses.

nommons poète de la reine, et nous vous accordons une pension annuelle de 50 livres sterling.

Le poète s'inclina; la reine passa outre.

Cinquante livres sterling! murmura Spencer avec un amer sourire. Il y a là juste de quoi acheter une livre de pain d'orge et demi-pinte de genièvre tous les deux jours.

IV. — LE GRENIER DE FLED-STREET.

Il y avait d'une lune d'automne coloraient le pâté de maisons qui composait le quartier connu à Londres, au siècle, sous le nom de Fled-Street. Dans une des maisons les plus obscures de ce faubourg, refuge privilégié de quelques individus qui, maltraités par la fortune, avaient besoin d'un voile sur leur misère, un homme, horriblement décoloré par la maladie, gisait étendu sur un maigre grabat, recouvert d'un vieux manteau de laine noir, compagnon géométrique du malade qu'il abritait encore à son agonie. Son front était ridé, comme si soixante années y eussent tour à tour imprimé leurs empreintes, et ses yeux ternes et vitreux se promenaient alternativement sur un jeune seigneur assis sur une chaise au chevet de son lit, et sur une femme en prières et pleurant inondée de larmes.

Le malade s'appelait Edouard Spencer; le jeune seigneur, Walter Raleigh; la femme n'était autre que l'Irlandaise de Kilcoman, devenue depuis peu l'épouse du poète.

« Voilà donc où devaient parvenir les deux condisciples de la reine! murmura Spencer d'une voix faible et douloureuse: l'un, riche et puissant, l'autre pauvre et oublié! l'autre dans un palais, et moi dans un grabat! Et qu'as-tu fait, Walter? une expression pleine de tristesse et d'ironie, pour me dire tout cela, tandis que la fortune me précipitait si bas? Tu n'as pas de force à tenir les rênes d'un gouvernement et à gouverner la place de Burleigh. Tu t'es hissé sur le trône de la grandeur à l'aide de ténébreuses intrigues, de flatteries et de criminelles bassesses; tandis que moi, pauvre et déshonoré, j'ai été un simple soldat dans ma patrie le fleuron littéraire que Barbour et Spenser avaient pu attacher à sa couronne. Je n'ai été ni le valet des riches, ni le valet des grands, ni le flatteur des puissants. Quelle a été la récompense de mon dévouement? quel a été le salaire de ma vertu? L'Angleterre m'a donné un grabat

De la fortune, de la jeunesse, de vrais amis et un bon cuisinier, voilà, dit-on, la clé du paradis terrestre; mais, malheureusement on ne peut pas jouir de tous ces biens sans la santé, et pour la rétablir, la médecine est bien conjecturale et souvent bien en défaut: c'est pourquoi, quand on n'est pas gravement malade, *cura te ipsum*, il faut être son propre médecin et se borner à modifier son régime alimentaire; et, sous ce rapport, aucun comestible ne peut être comparé au KAÏFFA, nouvelle substance orientale aussi efficace qu'elle est agréable, comme le prouvent les rapports des sociétés qui l'ont analysée et approuvée, ce qui a mérité à M. Delamory un brevet d'importation accordé par ordonnance royale. Bien supérieur au chocolat et au café au lait, et à tous les analeptiques connus, le KAÏFFA D'ORIENT et d'un goût délicieux et d'un prix peu élevé. Il con-

vient aux convalescents, favorise l'accroissement des enfants, guérit les gastrites, le marasme, les coliques, les irritations nerveuses et toutes les maladies de poitrine, telles que rhumes négligés, phthisie, catarrhes et toux rebelles. Comme analeptique, il rétablit les forces épuisées par l'âge ou les maladies (1).

(1) Dépôts autorisés. — Chez MM. les pharmaciens suivants: A Lyon, Vernet, place des Terreaux; Belleville, Giroux; Tarare, Michel. — Ils délivrent gratis le *Traité du Kaïffa*, ou mémoire sur l'art de protéger la vie et la santé, suivi de réflexions pratiques sur la médecine usuelle, l'hygiène domestique et les moyens du rajeunissement, par un docteur-médecin de la Faculté de Paris.

Jeudi 28 septembre 1837. — 1<sup>o</sup> LE PARRAIN, comédie. — 2<sup>o</sup> LA LAMPE MERVEILLEUSE, ballet. — On commencera à six heures 1/2.

GYMNASÉ-LYONNAIS.  
Jeudi 28 septembre 1837. — Dixième représentation de Mme Albert. — 1<sup>o</sup> L'ANGE GARDIEN, vaud. — 2<sup>o</sup> MADELINE LA SABOTIÈRE, vaud. — On com-

BOURSE DE PARIS DU 26 SEPTEMBRE.

Cinq pour cent . . . . .	108 40	108 40	108 30	108 30
— fin courant . . . . .	108 40	108 40	108 35	108 35
Quatre pour cent . . . . .	100			
Trois pour cent . . . . .	79 70	79 70	79 55	79 55
— fin courant . . . . .	79 70	79 70	79 55	79 55

ANÉDÉE ROUSSILLAC.  
LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, BOB POULLAILLERIE, 19.

# Feuille d'Annonces.

## ANNONCES DIVERSES.

MINISTÈRE DE LA GUERRE. — 7<sup>e</sup> DIVISION MILITAIRE.

### FOURNITURE DES FOURRAGES

Aux troupes en station et en marche dans le département du Rhône, pour une période consécutive de cinq années, du 1<sup>er</sup> janvier 1838 au 31 décembre 1842.

Le public est prévenu que le service des fourrages à exécuter dans les places et gîtes d'étape du département du Rhône, pour un effectif de 1,200 chevaux, à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1838 jusqu'au 31 décembre 1842, sera mis en adjudication publique, le 25 octobre prochain, à midi, en l'hôtel-de-ville de Lyon, devant une commission composée de:

L'intendant militaire de la 7<sup>e</sup> division, président;  
D'un membre du conseil municipal désigné par le maire de Lyon;

Du sous-intendant ayant la surveillance du service des subsistances;

Du chef d'état-major de la division;  
Du directeur des subsistances.

Les personnes qui seraient dans l'intention de concourir pour ces adjudications, devront déposer, dans les bureaux du sous-intendant militaire (place Louis XVIII, n<sup>o</sup> 29, quartier de Perrache), et avant le 6 octobre prochain, une déclaration indiquant cette intention, ainsi que leurs nom, prénoms, domicile (rue et n<sup>o</sup> de maison) et qualité. Le sous-intendant militaire donnera récépissé de chaque déclaration déposée. A dater dudit jour, 6 octobre, aucune déclaration ne sera reçue, et la liste ouverte par le sous-intendant militaire, pour constater la remise des déclarations, sera définitivement close.

Le sous-intendant prévendra les personnes qui seront admises à présenter une soumission définitive.

Les agents des subsistances militaires, ainsi que les étrangers non naturalisés Français, sont exclus du concours.

Les soumissions définitives seront remises au président de la commission, à l'ouverture de la séance qui aura lieu pour l'adjudication; elles devront être établies sur papier timbré, conformes au modèle annexé au cahier des charges, dont on pourra prendre connaissance, tous les jours, de 9 heures du matin à 4 heures du soir, dans les bureaux de l'intendant de la division, rue de la Liberté, n<sup>o</sup> 7, et dans ceux du sous-intendant chargé du service des subsistances militaires, à Lyon, dont l'adresse est indiquée plus haut. Elles ne stipuleront de prix particulier par quintal métrique de foin, de paille et d'avoine, que pour les fournitures de station et de passage dans les places de garnison et de cantonnement, celui des fournitures à faire aux troupes en marche dans les autres places et gîtes d'étape devant être réglé sur les prix demandés pour les lieux de station, avec une augmentation de 10 pour 100.

Chaque soumission définitive devra être accompagnée d'un récépissé du receveur-général du département du Rhône, constatant le dépôt, en numéraire, fait à sa caisse, d'une somme de 12,000 fr., destinée à garantir la réalisation du cautionnement.

Aucune soumission ne pourra être reçue par la commission avant l'accomplissement de cette obligation, de laquelle toutefois seront dispensés les entrepreneurs actuels du service.

Ces soumissions seront scellées de trois cachets, et porteront pour suscription: *Soumission définitive pour la fourniture des fourrages dans le département du Rhône.*

Les soumissionnaires qui n'assisteraient pas à la séance pourront y être représentés, pour les cas qui exigeraient leur présence, soit par un fondé de pouvoir légalement constitué, soit par une personne d'une solvabilité notoire, se portant fort pour eux.

La remise d'une soumission définitive engage, jusqu'au prononcé de l'adjudication, le signataire qui ne peut plus la retirer, de même que le prononcé de l'adjudication libère tous les soumissionnaires, à l'exception de celui déclaré adjudicataire, lequel, par ce fait, se trouve irrévocablement tenu de remplir toutes les obligations mentionnées dans sa soumission.

Le service sera adjugé à celui des soumissionnaires dont les offres seront les plus avantageuses, dans la limite fixée par le ministre.

Lyon, le 28 septembre 1837.

Le sous-intendant militaire chargé de la surveillance du service des subsistances,

VERNE.  
(7277)

## CHANGEMENT DE DOMICILE.

A compter du 1<sup>er</sup> octobre 1837, l'étude de M. Casati, notaire, sera rue Lafont, n<sup>o</sup> 2.  
(2983)

# MINES DE HOUILLE

De Saint-Berain et de Saint-Léger (Saône-et-Loire).

SIX LIEUES CARRÉES. — 20,017 HECTARES.

Les journaux ont annoncé tout récemment la mise en exploitation, sur une vaste échelle, des houillères de Saint-Berain et de Saint-Léger, sur le canal du Centre.

Cette entreprise se produit sous le patronage des hommes de l'art; et déjà un rapport de M. l'ingénieur Th. Virlet, membre de la commission scientifique de Morée, publié par plusieurs journaux, a établi l'immense puissance et la qualité supérieure du gisement houiller de Saint-Berain et de Saint-Léger.

Il y a en émission pour 900,000 fr. d'actions seulement;

3,600,000 fr. ont été soumissionnés au moment de la constitution de la société qui est en pleine activité.

Les actions sont de 1,000 fr., divisibles par coupons de 500 fr., nominatives ou au porteur, et donnent droit, en tous cas, à un intérêt de 5 p. 0/0 l'an.

On souscrit chez MM. LOUIS LEBEUF et Co, banquiers de la société, 44, rue Hauteville;

A CLEEMANN, banquier, 11, rue la Victoire.

CAILLAT et AMET, agents de change.

LETTON et FOULD, notaires de la société. (3279)

## DÉPURATIF DU SANG.

### EXTRAIT DE SALSEPAREILLE COMPOSÉ DE M. E. SMITH.

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE LONDRES.

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT SARDE, les Universités de Turin et de Gènes furent saisies de l'analyse de ce remède et, d'après leur rapport du 31 juillet 1837, l'approbation royale était accordée à M. E. Smith, Le 5 novembre 1833, l'É. et R. gouvernement de la Lombardie, par son décret publié sur la foi du rapport de l'Université de Pavie, accorde au sieur E. Smith des privilèges exclusifs constatés dans l'ordonnance publiée six fois par ordre du gouvernement dans la *Gazette officielle* de Milan. Le conseil sanitaire de Rome lui accorde même accueil sous date du 11 mai 1836, et, en dernier lieu, le collège médical de Naples a également reconnu l'avantage que la Faculté de médecine pouvait tirer de son puissant dépuratif, l'extrait de Salsepareille composé. Ces témoignages sont donnés par des professeurs occupant les hauts grades de leur profession, hommes d'une science dont les membres s'opposent assez ordinairement à toute innovation ou changement quelconque, ne se rendant qu'à une conviction acquise par leur propre expérience. Les documents originaux de ces gouvernements et universités peuvent être vus chez l'auteur: témoignages irrécusables.

Se vend en boîtes de 3 fr. et de 10 francs.  
A LYON, chez M. Vernet, place des Terreaux, 13; à ST-ETIENNE, à la pharmacie Garnier-Martinot; à ROANNE, M. Mercier, rue Royale; à MACON, M. Lacroix, rue des Selliers; à GRENOBLE, M. Ricard, place Grenette, 12.  
à VALENCE, M. Collet, Grande-Rue, 56. (1782)

## CHEMIN DE FER

DE

# SAINT-ÉTIENNE A LYON.

CHANGEMENT DES HEURES DE DÉPART

DES DILIGENCES.

A DATER DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE 1837,

Départs de LYON à 7 heures du matin et à 3 heures du soir.

Départs de ST-ETIENNE à 7 heures du matin et à 3 heures du soir.

La VOITURE spéciale entre GIVORS et LYON partira toujours aux heures ci-après:

Départ de LYON pour GIVORS à 5 heures du soir.

Départ de GIVORS pour LYON à 6 heures du matin.

NOTA. — Les effets doivent être remis la veille pour le départ du matin, et deux heures avant celui du soir.

LES BUREAUX SONT:

A Lyon, rue du Pélat, 6, place Bellecour;  
A St-Étienne, rue de la Comédie, hôtel de l'Europe.  
(3276)

## CIMENT ROMAIN DE POUILLY.

Dépôt général à Lyon, chez MM. PLATTARD et PERRET, quai St-Antoine, 31.

Ce ciment est exactement le même que le ciment Laurdaire, découvert en 1825, et dont on fait un grand usage depuis cette époque. La pierre provient du même banc de calcaire, et les mêmes galeries qui servent à son extraction sont placées dans la même localité. Il est exploité par MM. DROUHIN et Co, à Pouilly en Anchois (Côte-d'Or), qui en ont établi un dépôt principal quai St-Antoine, 31, chez MM. Plattard et Perret, négociants, qui le vendent aux prix les plus modérés, et qui remettent aux consommateurs qui le désirent des instructions imprimées sur l'emploi du ciment.

Nota. — Le dépôt de Lyon sert à l'approvisionnement des départements du Rhône, de l'Ain, de l'Isère et de la Loire. Pour les autres départements du Midi, on doit s'adresser à MM. Drouhin et Co, à Pouilly.  
(3958)

## EN CHARGE AU HAVRE POUR NEW-YORCK.

Le *Lorena*, navire américain de 600 tonneaux, doublé en cuivre, capitaine Urguhart, partira pour New-York du 15 au 20 octobre prochain.

Ce beau navire, d'une marche supérieure, a des emménagements pour les passagers comme à bord des paquebots réguliers, et ils y seront traités avec tous les égards possibles.

S'adresser, pour fret et passage, à M. Blanc, chez MM. Coubayon, Vetter et Co, à Lyon, port St-Clair; Et au Havre, à MM. A.-G. Smith et Co. (3280)

(3278) PAR BREVET D'INVENTION.

### APPAREIL A DISTILLATION CONTINUE,

A l'usage des propriétaires, des distillateurs et des liquoristes.

Economie de combustible, de main-d'œuvre, produits sans aucun goût étranger, refroidissement sans le secours de l'eau. On peut obtenir à volonté, par la vapeur, toutes les liqueurs et eaux aromatisées, et par conséquent d'un goût exquis et avec moins d'aromates. Tels sont les avantages que présente cet appareil.

S'adresser à M. Médail, rue de la Reine, n<sup>o</sup> 54, et, en son absence, à M. Luppi, place Louis-le-Grand, n<sup>o</sup> 20, à Lyon.

Les expériences concluantes, les approbations des savants, des académies et sociétés royales de médecine des commissions nommées par le gouvernement, les brevets et ordonnances insérées au *Bulletin des lois* (5 août et 1<sup>er</sup> novembre 1833), attestent l'efficacité et les avantages du

### SIROP DE JOHNSON

Qui guérit les PALPITATIONS, les TOUX, les RHUMES, l'ASTHME et les CATARRHES, en modérant l'action du COEUR, en calmant les NERFS et en agissant directement sur le SANG et sur les VOIES URINAIRES.  
1, rue Caumartin, à Paris, et dans chaque ville.

Les séances ont lieu les dimanches, lundis et jeudis.  
THÉÂTRE DES BEAUTÉS ET MERVEILLES DE LA NATURE,

GALERIE DE L'ARGUE, ESCALIER E.

(On commencera à 7 heures.)

M. Cautru a l'honneur de prévenir le public qu'il donnera, dimanche prochain 1<sup>er</sup> octobre, une première séance composée de plusieurs phénomènes électriques, jeux de dresse, transformations, métamorphoses.

Voir l'affiche du jour qui donne de plus amples détails.  
(3273)